

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Guy LUISIER

Un entretien de février avec Maurice Chappaz

Dans Echos de Saint-Maurice, 1998, tome 93a, p. 52-59
(Numéro spécial consacré à Maurice Chappaz)

© Abbaye de Saint-Maurice 2014

Un entretien de février avec Maurice Chappaz

par le chanoine Guy Luisier, recteur du Collège
et Julie Delaloye, étudiante

Du poète et de l'écrivain

La lettre qui occasionne ce numéro des Echos de Saint-Maurice, vous l'avez adressée au chanoine Saudan, votre maître à Saint-Maurice, il y a 60 ans. Quels ont été vos sentiments à la relecture de cette lettre de votre jeunesse?

Je n'ai pas été surpris... mais, sincèrement, j'ai été un peu perplexe. C'est comme si j'avais succombé à une certaine exaltation, une agitation presque enfantine, infantile.

La lettre date de janvier 1939. Or un mois après cette lettre je paie mes galons d'officier. Je suis déjà lieutenant. La guerre éclate. Le personnage qui écrit cette lettre se trouve commander des soldats. Seul, avec des hommes bien plus âgés que lui... Le personnage qui a écrit cette lettre a rempli cette fonction.

Comment peut-il s'agiter, s'exalter de cette façon?...

Mais ce qui contrebalance ce sentiment, c'est qu'effectivement à ce moment-là j'ai écrit un poème *La Merveille de la Femme*... Il y avait le poète en moi. Et pourtant je ne pensais pas devenir écrivain...

Pourtant dans la lettre on voit, on sent très bien cette aspiration à l'écriture.

Je pensais être poète, non pas être écrivain

Est-ce différent?

Pour moi, écrire des poèmes, vivre en poésie, cela n'avait rien à voir avec une carrière, rien à voir avec des publications. Vraiment rien à voir avec une place à occuper ou une fonction.

Si j'avais pensé à une carrière, je n'aurais pas commencé des études de droit, puis des études de lettres... Or

j'ai commencé ces études puis j'ai renoncé. J'ai renoncé aux études de lettres pour une raison toute simple. J'étais capable d'apprendre; mais, pour moi, apprendre techniquement la littérature pour la comprendre de façon professionnelle, cela aurait signifié couper l'instinct de création, spontané, irrationnel, qui vivait en moi. De sorte que ni être écrivain, ni être professeur de littérature ne coïncidait avec ce qui se passait en moi, dans mon instinct de poésie.

La publication vous importait peu?

La publication pouvait m'apparaître comme ayant un rôle à jouer, car elle permet une distance avec ce qui est sorti de vous, afin que cela ne reste un mélange obscur en vous. La publication permet cette distance... C'est dans ce sens-là que j'ai publié dans ma vie. Mais à mes débuts, au temps de *La Merveille de la Femme*, je n'y pensais même pas. Les concours pouvaient m'apparaître tels des jeux.

Je pensais l'écriture comme un témoignage et une expérience de l'inconnu. En la divulguant c'est comme si je demandais à quelqu'un: «Qu'est-ce que je suis?». C'est comme cela qu'il faut comprendre la lettre au chanoine Saudan! «Vous avez lu mon poème, vous avez été mon professeur, vous m'avez enseigné le grec, vous nous avez lu Dostoïevski, vous nous avez lu *Le Règne de l'Esprit malin*, vous nous avez lu *Les Possédés*, vous lisez ce qui sort de moi. Qu'est-ce que vous en pensez? Vous êtes un ami: je vais me comprendre moi-même grâce à votre réponse.»

Pas d'arrière-pensée vis-à-vis d'une carrière?

La carrière d'écrivain, c'est petit-à-petit que les circonstances ont fait qu'elle est venue. Elle s'est dessinée, ni préméditée, ni malgré moi... comme quelqu'un qui, faisant de la montagne, devient guide tout à coup... ou quelqu'un qui fréquente les tripots va commencer à jouer...

Et c'est ce qui pouvait me donner une certaine angoisse par rapport à la vie: Que faire? Comment gagner sa vie? Mais d'abord, simplement et fondamentalement, il n'y avait que ce qui se passait en moi; que cela puisse jaillir! Socialement, je n'avais aucune ambition. Il faut le dire...

Ma pensée, c'était qu'un poème tienne. Je n'avais d'ambition que pour la chose en soi. D'où ce mélange d'exaltation et d'adolescence qui se promène ou s'inquiète que l'on voit dans la lettre, laquelle s'inscrit bien sûr dans le contexte de Saint-Maurice.

Pourtant, à Saint-Maurice justement, vous avez eu de grands maîtres de littératures. Je pense au chanoine Saudan, au chanoine Viatte, à M. Humeau... Vous n'avez jamais souhaité être professeur, maître de littérature comme eux?

Eux m'ont donné le goût de la poésie, m'ont montré l'importance de l'écriture, l'importance d'un texte écrit, mais d'une façon qui n'avait rien à voir avec une appréciation universitaire, une objectivité extérieure primordiale... L'important c'était d'abord d'écrire. «En avez-vous le droit?» allaient-ils jusqu'à dire.

Pour moi, «écrire», c'était témoigner par l'écriture de sa sincérité personnelle par rapport au monde en essayant de trouver l'expression d'une présence qui correspondait à soi. Un point c'est tout. Cela seul importait.

D'autre part, j'y reviens, il me semblait que si j'appliquais mon esprit à comprendre de façon critique, objective, intellectuellement valable, le pourquoi et le comment de la littérature, j'aurais coupé cette racine sauvage de création, où un inconnu essayait de sortir de moi, sans préalable et sans jugement quelconque... Plus j'en aurais su, moins j'aurais été capable de créer.

Du poète et du mystique

Dans Le Partage de Minuit vous faisiez cette réflexion à propos du chanoine Viatte, un de vos maîtres, qui arrivait à parler, à enseigner, mais qui était incapable d'écrire. Est-ce qu'il y a une frontière fondamentale entre l'enseignant et le poète ?

Cet enseignant était prêtre. Il me semble qu'il doit être très difficile pour un prêtre d'écrire, d'écrire pour écrire... Le seul prêtre écrivain que je connaisse, c'est le jésuite Hopkins. Avant d'entrer dans la Compagnie de Jésus, il était attaché à l'écriture mais, devenu jésuite, il a tout arrêté... jusqu'à ce que son supérieur lui donne l'ordre d'écrire.

Il a fait quelque chose de totalement théologique et de totalement poétique, mais il a fallu qu'on lui en donne l'ordre... Pour répondre au naufrage d'un navire avec des

religieuses exilées, puis disparues en mer, cinq franciscaines.

Pourquoi cet abîme et en même temps cette parenté entre le prêtre et le poète? Un prêtre, quand il fait la consécration, il dit à l'hostie: «Ceci est mon corps». Il ne peut plus écrire. Le langage est là. Tout entier. (Et, par exemple moi, je ne puis écouter le grégorien qu'à l'église ...)

Cela veut-il dire que le prêtre ou le mystique sont au-delà de la poésie?

C'est-à-dire, la poésie est partout! Je ne séparerais pas la poésie et la mystique. Je les distinguerais, mais je ne les séparerais pas... Un poème peut jaillir.. Regardez saint Jean de la Croix: au moment où tous les mots vont vous quitter, puis au bout de la Nuit obscure, les mots se rassemblent et vous avez un émerveillement ... qui, en général sera unique!

Jean de la Croix, ce n'est pas un écrivain, c'est un poète. Il a eu ce jaillissement... Nature et surnature ne s'opposent pas. Mais suivant la vocation qu'on a, la voix va jaillir de telle ou telle façon... La mort se transforme aussi dans la source où ça jaillit.

Ceci me fait penser à la liturgie de l'Eglise. Ah! ce «*In paradisum deducant te Angeli*»... Il n'y a plus de poésie dans la liturgie. C'est grave, On a fait comme si l'Eglise était une «politique». Or l'Eglise n'est pas une politique, c'est l'association qui essaie de mettre en œuvre avec des êtres humains quelque chose qui les fait correspondre au Christ, à Dieu, à ce qui dépasse les mots... C'est exactement le sens du mot religion: essayer d'établir une relation avec des mots qui s'effacent en se prononçant,

des gestes où se déclare une présence. La liturgie ouvre les signes. Cette relation ne peut pas s'établir toute seule.

Sauf pour les poètes?

Pour personne. La communication avec autrui est toujours nécessaire. L'ermite en descendant en lui-même parle à tous, aux oiseaux, aux âmes et la foule arrive. La communication, c'est l'essentiel. Aucun doute pour ce qui est de l'acte d'écrire. Cependant si je veux communiquer avec un autre, la première chose, c'est de communiquer avec moi-même. A la mesure de ce que je suis, à la mesure de ce qui se passe en moi, à la mesure de ce que je sens en moi avec le plus de perspicacité et de rigueur possible, j'intéresse un autre et je lui apporte quelque chose. Mais si je me dis: «Je vais écrire *pour* les autres, sur tel ou tel sujet tout à fait valable», alors je n'écris pour personne!

Le poète est-il d'abord témoin de lui-même ou témoin du monde?

Les deux ne se séparent pas. Un homme fait partie de tous les hommes et tous les hommes font partie de lui. Alors, s'il est sincère et véridique avec lui-même, il



communique avec les autres. Tandis que s'il veut enseigner une vérité apprise, il ne communique pas... Il communique, il communique, oui ... mais comme les politiciens!...

On voit qu'il y a beaucoup de lien entre le mystique et le poète entre le monde de la foi, de la vie intérieure et le monde de la poésie. Est-ce que l'on peut concevoir un poète athée?

Cela dépend ce que l'on entend par le mot *athée*. Le mot *athée*, comme le

mot *Dieu* sont des mots trompeurs. Si l'on donne au mot athée, un sens restrictif, comme dire «tout ce qui dépasse la raison n'existe pas», alors, il est vraiment difficile à concevoir un poète athée.

Les poèmes c'est le cœur qui les écrit en tous cas qui les commence.

Le premier vers nous est donné. Quelque chose chante dans la mémoire. L'intelligence critique continue ce quelque chose même si elle va ensuite vers le néant. Elle reprend ce qui l'a mis en branle, elle se pose la question d'une extraordinaire façon, avec quelle habileté dans l'image! ainsi Mallarmé que Viatte appelait «un vrai faux mystique». «La destruction fut ma Béatrice» dira l'auteur d'*Un coup de dés...* il est deux disciples, l'un est devenu Valéry et l'autre est devenu Claudel...

Mais à l'origine de la poésie, il y a toujours un espoir qui est la beauté même. Et sans cet espoir que, tout peut contredire, la poésie ne peut pas naître.

Nous nous achoppons à des dimensions inconnues. A ces questions: «Qu'est-ce que la mort? Qu'est-ce que la vie?»

Et donc les poètes sont là pour répondre à ces questions?

Qui est-ce qui peut répondre? On peut faire des tentatives de réponse. Il semble qu'un seul homme ait donné une réponse aux questions sans réponse... Vous savez qui c'est!

Mais alors est-ce que son Eglise le trahit lorsqu'elle propose des discours rationnels sur Dieu ?

La raison n'est pas une chose à nier, à mépriser. Elle nous indique des choses

par rapport à cet inconnu; elle nous indique un Ordre du monde. Est-ce suffisant? Je ne sais pas, mais c'est déjà suffisamment impressionnant... même s'il reste un espace d'intériorisation et d'infini qui nous échappe. Où la raison sait autoriser le doute. Simplement elle ne peut pas tout dire. Elle ne peut pas tout expliquer.

Vivre est inexplicable, or la religion répond à la vie, elle répond à ce mouvement qui est pris dans l'inexplicable, au mouvement de la vie...

Du poète et du Valais

Vous avez écrit à propos de votre pays: «Le Valais de mon cœur est plus grand que l'autre.» Est-ce que cela veut dire que le pays intérieur est plus grand que ce que l'on voit?

A propos du Valais, je ne pose pas le problème comme ça. Je dirais plutôt: «Le Valais qui correspond à ce que je perçois, le Valais tel qu'il est et tel qu'il se reflète en moi est plus grand que le Valais que l'on me sert quotidiennement!» Le Valais qui existe hors de moi et que je perçois en moi comme une personne que je connais est plus grand que celui que vous connaissez, vous autres...

Qu'est ce que vous reprochez aux promoteurs du Valais actuel?

Ils construisent des ruines.

Ce que j'ai envie de dire, c'est qu'il faut réussir sa propre vie le plus honnêtement possible. C'est la seule chose qui soit utile à autrui. Il ne suffit pas seulement d'être légalement honnête... On ne peut pas séparer les



Pour moi l'exemple,
c'est Chandolin:
dans des conditions
très précaires une
poignée de paysans
a construit son
église, une belle
église...

Dans ces conditions
de survie, quelles
que soient les dure-
tés et les injustices,
je ne peux ignorer
qu'il y avait une
culture possible: il y
avait des œuvres
d'art, des orgues,
des légendes...

Regardons les
moyens qu'ils
avaient... mettons
en regard les
moyens du monde
moderne... il n'y a
plus rien à dire!
J'ai eu l'impression
d'un moment d'har-
monie et d'équilibre,
certes imparfait,
entre le passé et le
futur vers les années
cinquante. Puis ce
que l'on appelle, s'il
s'agit des ambitions

dimensions religieuses et morales -
c'est impossible -, ni réussir quelque
chose en diminuant la relation
humaine.

***Est-ce qu'on était vraiment plus
humain dans le Valais d'antan ?***

L'état de survie obligeait à une cer-
taine sagesse et à une certaine
morale.

en série, le progrès, a tout emporté. -
Le «Progrès»? J'admire sans réserve
l'exploration des astres qui peut
rendre l'univers et même notre
nature humaine plus intelligible. Un
sentiment poétique ou religieux va
surgir.

***Dans votre lettre au chanoine
Saudan, vous encensez votre
Valais.***

Pour vous, quelle est l'âme de ce pays?

C'est sa relation avec lui-même et avec ce qui l'entoure... Il y a deux dimensions en Valais. Il y a la dimension physique: ses cimes blanches qui au printemps surgissent au-dessus des forêts qui sont encore rousses ou bleues... Et il y a les hommes qui vivent, des hommes qui sont à la fois les interprètes de cette dimension et qui sont engendrés par cette dimension. Malgré tout il y a une grandeur... On dit que la Suisse est un petit pays... Je n'ai pas l'impression quand je traverse le Valais que je traverse un petit pays. Il y a une grandeur!

Cette grandeur, vous la décrivez de façon presque épique dans la lettre. Je vous cite: «Le Valais. Vallis, La vallée par excellence appelée ainsi par les Romains nous apprenait-on à l'école. En effet c'est bien le plus fin vaisseau que Dieu ait jamais lancé sur la mer du premier jour, l'arche la plus ample et la meilleure qu'il ait chargé de blé et de vin, les hommes dans la toile sont comme je le dis ceux qui ont le cœur le plus violent et la tête la plus dure, ceux qui sont de bonne race pour mener un pays et tenir la barre et virer».

Quand j'ai vu ces changements en Valais, j'ai voulu retrouver quelque chose qui me redonnerait le goût de ce que j'avais connu quand j'avais 13-14 ans. Je suis allé au Népal...

C'était dans les années septante. J'ai fait la route à pied depuis Katmandou, à travers les gorges de la Kali Gandaki, jusqu'à la frontière du Népal où l'on tombe sur le Royaume du Mustang. On passe entre deux

grands huit-mille, on arrive en face du Dhaulagiri. J'ai retrouvé les émotions qui m'avaient secoué quand j'étais enfant, quand la montagne ici était si grande sans les pylônes, quand il fallait nomadiser sur les pierrailles... avec les eaux qui soudain surprennent même le ciel!

J'allais voir ce Valais perdu au Tibet. Au fond d'une vallée qui était comme une jungle - la forêt vierge qui se transforme progressivement en steppe - le ciel descend, j'ai vu une équerre de neige se profiler tout à coup... Quelle majesté! Et j'avais fait ces 18 jours, jusqu'au bout, jusqu'à un petit poste, puis je suis allé plus loin jusqu'à des collines vers le Mustang... Là c'était le grand jaune de l'Asie. Des gardes nous empêchaient d'aller plus loin, alors je suis monté sur les crêtes, et ce qui m'a frappé par rapport aux coulées vers le Rhône, au moule natal, c'est ceci: physiquement, il y avait une dimension plus extraordinaire, l'ampleur et la profondeur de cette vallée du Népal... et pourtant, si je pensais au Valais dans son unité, au tranchant bleu, à la légèreté des cimes, à cette architecture du grand cercle neigeux perçu si souvent dans une haute route! j'étais confronté à un océan de sommets sans nombre et à l'harmonie du chaos avec des transitions plus violentes. A un tumulte qui se purifiait en moi dans la lenteur et l'acérité de l'air.

Perfection d'un violon par rapport à un instrument plus grand qu'était le Népal... C'est comme s'il y avait une finesse plus marquée avec le Valais que j'ai connu, la brusquerie, la finesse du violon... et les mugissements de l'orgue avec le Népal, lointains, tout près, à vous étendre par terre.



Comment se demander ce que l'on préfère: violon ou orgue?

C'est effectivement une phrase un peu scolaire de parler de «la vallée par excellence» et en même temps, au point de vue géologique, architectural, c'est vrai...

Est-ce dire que le Valais, c'est davantage la Vallée et les montagnes que les Valaisans?

Je ne sépare pas. C'est maintenant que l'on sépare. Quant il s'agissait de survie, on ne pouvait pas séparer, l'un

vit de l'autre, l'un forme l'autre. On ne peut pas séparer. Maintenant on sépare. Mais est-ce que cela a un sens? C'est comme demander à un chamois s'il est plus important que les pierriers et les îles d'ombre où il vit... Dans le zoo c'est plus confortable. On éduque les maladies.

12 février 98
Châble

Dessins de F. Dubosson, étudiant